

La volupté de la nostalgie

Depuis longtemps je voulais y retourner, pourtant j'avais laissé le temps filer,

ce confort un peu lâche de voir passer les jours, les mois, sans rien décider, comme on se laisserait porter mollement par le courant,

puis un jour soudain, était-ce un sursaut brusque de la volonté, ou la piquêre du remords, peut-être aussi l'envie de ressaisir ma vie, je m'étais décidée, j'avais réservé un billet de train,

comme après avoir tâtonné longtemps dans un brouillard épais on voit soudain la brume se lever et laisser apparaître les plaines et les collines,

retourner voir ma grand-mère,

au mois d'août, comme avant,

retrouver cette joie de vivre au soleil brûlant des étés à la campagne.

Je suis allée chercher les clefs chez ma mère,

on prenait toujours cette précaution, ma grand-mère était peut-être au fond du jardin, ou partie faire les courses, on ne sait jamais, *au cas où*, elle disait souvent cela,

le visage de ma mère a nettement montré son étonnement, mais elle n'a rien dit – comme toujours, elle n'exprime jamais ses pensées, son esprit est un coffre-fort –, puis au dernier moment, en paraissant ne pas y attacher d'importance, elle a bredouillé quelque chose au sujet du ménage, qu'il y aurait forcément de la poussière, à mon tour de m'étonner, il y a bien une femme qui vient aider ma grand-mère et entretient la maison, mais au même moment le téléphone de maman a sonné, et je suis partie.

Le voyage en train est long de la Bretagne jusqu'à l'Aquitaine, j'imaginai naïvement qu'il était aisé de descendre la côte, du nord vers le sud, comme on longerait le cordon dunaire, pourtant de multiples arrêts et changements s'imposent, pareils aux bifurcations pour passer d'une étoile à une autre dans une constellation, Lorient, Nantes, La Rochelle, Bordeaux,

hâte de la voir, ma grand-mère, sa maison,

mais à mon arrivée rien n'a changé,

tout est exactement comme dans mon souvenir,

après la longue côte depuis la gare, on reconnaît le toit de la maison longtemps avant de la distinguer, enfin apparaissent le haut pignon et les volets bleus.

Ma grand-mère m'attend comme toujours sur le pas de la porte, comme si elle guettait mon arrivée depuis longtemps, depuis mon dernier départ, le même sourire qui illumine tout son visage, on a l'impression que ses yeux sourient aussi, ses cheveux courts frisés par la permanente, cela a toujours été sa coquetterie, la seule coquetterie d'une femme de la campagne,

elle porte cette robe de couleur parme qu'elle a sur la photo dans mon bureau,

exactement comme dans mon souvenir,

comme si je l'avais quittée hier, comme si les années n'avaient pas passé,

à chaque fois que je venais, je la trouvais plus petite, nous évoluions en sens inverse, je grandissais à mesure que les années la faisaient rapetisser, je passais d'enfant à jeune fille, elle passait de femme à *senior* – je n'ai jamais aimé ce mot moderne.

La maison non plus n'a pas changé, certes tout est effectivement recouvert d'une épaisse couche de poussière,

toujours cette odeur de renfermé, peut-être plus prononcée, qui me saisit, m'envahit, mon père détestait cette odeur, il avait grandi de l'autre côté de la Méditerranée, là-bas sans doute les maisons n'étaient jamais humides, rien ne pouvait y moisir, ou peut-être a-t-il oublié.

Les volets sont fermés, je les ouvre les uns après les autres pour laisser la lumière d'août entrer à flots,

à cet instant précisément, le geste de mon bras sur le volet, il faut produire un effort prolongé, lutter contre le bois, à cet instant précisément où les flots de soleil ont envahi la pièce, je me sens revivre, ce sont des brassées de bonheur qui m'entourent, la vie devient agréable.

J'avance dans les pièces, l'une après l'autre, ma grand-mère près de moi, je retrouve tout ce qui dans mon souvenir compose cette maison, comme des caractéristiques indispensables, la machine à coudre noire avec des arabesques dorées, je revois la main de ma grand-mère sur le volant, le pied sur la pédale, j'entends encore le bruit régulier, tap tap tap,

la cuisine, toujours identique, la nappe en toile cirée sur la table, la gazinière, le buffet, le téléviseur surmonté d'un napperon au crochet, le baromètre que maman avait acheté en Catalogne, à chacun de nos voyages de vacances nous ramenions un souvenir, on manquait d'imagination, on hésitait dans les magasins, des dessous de verre, des bibelots, un thermomètre, je me souviens aussi d'une femme dont le visage, les cheveux et la robe étaient en coquillages,

puis la chambre de mes grands-parents, qui sentait la lavande, celle des petits sachets que ma grand-mère glissait entre les piles de linge,

la salle à manger aux meubles que la cire rendait brillants, qui étaient neufs, et pour cause, ordinairement on mangeait dans la cuisine, on s'en servait peu, seulement pour les repas de famille, à Noël ou à Pâques, quand tous les enfants et petits-enfants étaient rassemblés, la famille au complet, c'était la joie de ma

grand-mère, on mangeait des huîtres avec des crépinettes, du gigot et des *mogettes*, les plats de fêtes d'ici, puis après le repas les adultes jouaient à la belote, je les regardais avec envie, j'étais trop petite pour être des leurs,

enfin le salon, la cage à oiseau est encore là, ma grand-mère avait toujours eu des oiseaux, qu'elle choisissait invariablement jaune pâle ou gris, elle disait toujours que les oiseaux aux couleurs exubérantes lui paraissaient faux, comme en plastique, mais où sont les oiseaux, enfuis loin ?

les enfants, les petits-enfants aussi, se sont pareillement enfuis loin,

les adultes sont oublieux, quand ils construisent leur propre famille ils s'éloignent des ascendants,

de même que les oisillons, une fois qu'ils ont appris à voler et à se nourrir seuls, quittent le nid pour en construire un autre, ailleurs, où à leur tour d'autres oisillons naîtront.

On dit des maisons hantées qu'un personnage vit encore entre leurs murs, un mort pas vraiment décédé, entre-les-deux, comme un touriste resterait dans son hôtel après la fin de son séjour, comme un passager clandestin se promènerait sur le pont d'un navire, mais pour moi c'est l'inverse, je suis hantée par une maison,

c'est là que s'installèrent mes grands-parents après leur mariage, que naquirent leurs trois enfants, dont ma mère, que j'y passais plusieurs mois chaque année, toutes mes vacances,

c'est là que mon arrière-grand-mère, la mère de ma grand-mère, passa aussi ses dernières années, l'été quatre générations de femmes étaient réunies,

au sujet de mon arrière-grand-mère aussi, mes souvenirs sont rares, fragiles.

Mes grands-parents n'avaient, je crois, jamais quitté cette maison, mon grand-père était sorti une seule fois de la région : quand il s'était engagé dans les FFI, il en gardait un moment marquant, il avait monté toutes les marches de la cathédrale de Strasbourg, il le répétait souvent.

Cette maison, c'était le lieu de l'enfance profondément heureuse d'une petite fille, je jouais à la dînette, j'apprenais la couture et le canevas, je nourrissais les poules et les lapins, j'allais chercher le lait chez les voisins, le soir je me plaçais sur le chemin devant la maison pour voir les vaches rentrer à l'étable.

Se souvenir avec mélancolie de la maison des vacances, de la maison de l'enfance, la chose est banale autant que la nostalgie est facile, mais je veux croire que c'est différent, profond, précieux.

Je prends le bras de ma grand-mère pour aller dans le jardin, nous faisons toujours ainsi, elle n'avait plus le pied très sûr ces derniers temps,

le jardin n'est plus entretenu, mon grand-père est mort il y a quatre ans maintenant, les mauvaises herbes ont pris le pouvoir sur les sillons rectilignes d'autrefois, la vigne, qui n'est plus taillée, prend ses aises,

au-dessus de nous, passent de légers nuages d'été, cortège solennel qui nous contemple de haut, la vieillesse et la jeunesse bras dessus bras dessous,

je réponds longuement aux questions que, je le devine, ma grand-mère se pose, comme toujours, comment je vis *là-bas*, « à la ville », est-ce que je m'y plais, en quoi consiste mon travail, à quoi ressemble mon appartement, est-ce que « j'ai quelqu'un »,

nous rentrons dans la maison, le temps commence à se rafraîchir, c'est toujours ainsi en fin d'après-midi quand le soleil tourne et laisse le jardin dans l'ombre.

Je retourne dans la cuisine, le réfrigérateur est vide,

je m'absente brièvement pour faire les courses,

le village a changé, lui, en revanche, les gérants de la supérette ont vieilli, la librairie a fermé, le magasin d'électro-ménager aussi, il n'y a que dans les livres que l'on peut penser qu'il faut que tout change si l'on veut que rien ne change.

Je suis vite de retour, ma grand-mère m'attend dans la cuisine, à son habitude elle a enfilé ses lunettes pour résoudre les mots fléchés du journal,

elle me sourit largement, toujours ce sourire qu'elle a sur les photographies, ma nostalgie est le parapet auquel je m'appuie pour pouvoir aujourd'hui vivre dans le monde qui m'est donné, elle est cette mince corde qui me tient, alpiniste manquant de défaillir,

mais je sens déjà – cela fait à peine quelques heures que je suis dans la maison, que j'y vis – que la nostalgie se teinte de reflets gais, que la vie rosit, que le plaisir et la joie apparaissent possibles, intensément possibles.

Je prépare le dîner, ma grand-mère se sert à peine, le plat ne diminue pas, soudain, la sonnette retentit, je m'étonne, demande à ma grand-mère si elle attend quelqu'un, non,

à la porte, une femme d'une soixantaine d'années, que je ne reconnais pas mais dont le visage me semble vaguement familier, s'écrie : « Ah, comme tu as changé ! Tu es une jeune femme maintenant »,

je la regarde plus attentivement, je hèle mes souvenirs, elle ressemble à la voisine qui aurait grimé son visage et se serait vieillie de dix ans,

elle m'explique qu'elle s'est inquiétée de voir les volets grand ouverts, qu'elle a immédiatement pensé à des voleurs,

je réponds que ce n'est que moi, que je suis venue voir ma grand-mère,

elle me regarde avec stupéfaction, ce même étonnement que j'ai vu sur le visage de ma mère il y a quelques jours.

« Ce n'est pas possible. Ta grand-mère est morte depuis huit ans maintenant. »

Je réponds vaguement, « oui bien sûr, je disais cela comme une manière de parler », je réponds comme on se débarrasse d'une question qui nous fatigue, nous énerve au sens propre, la curiosité des autres en vient à nous gêner, dans ces cas-

là il faut répondre n'importe quoi, on choisit les premiers mots qui surgissent, *bien sûr*, on offre à l'autre la réponse attendue, pour avoir la paix,
la voisine repart, rapidement, comme on bat en retraite.

Je sais bien que ma grand-mère est morte, elle est morte seulement pour les autres, pour moi elle est toujours dans mon cœur,
la nostalgie n'est pas nécessairement mélancolique,
surtout elle ne s'oppose pas à la vie, à la joie,
elle l'accompagne et lui donne un goût plus intense.

Je vais m'installer dans cette maison. C'est là que je pourrai goûter le bonheur de vivre, retrouver la calleuse volupté de vivre.